

LA CHASSE A L'ÉLÉPHANT CHEZ LES BOZO

PAR

Z. LIGERS

Bien que l'éléphant soit devenu rare aujourd'hui dans le pays Bozo (Sorko), sa chasse constituait encore au XIX^e siècle un événement annuel important dans la vie de ces chasseurs et pêcheurs du Niger. Plusieurs familles Bozo, notamment les Kwanta et les Komou de la région du lac Débo, étaient spécialisées dans la chasse de ce pachyderme (*svuohólo* « grand animal, *tálaholo* « grande oreille », *tvuōro. d.*)¹.

La chasse collective, à laquelle participent tous les hommes valides d'un campement Bozo est organisée pendant l'hivernage. Les chasseurs emportent leur tunique, leur chapeau et leur ceinture de chasse, qu'ils revêtiront sur le terrain, ainsi qu'une pioche (*sōmu*) et un linceul (*kayānge, kasānke. d.*).

Leur arme est le harpon *tān* (appelé *kebeiya* à Koa et *gáğa. d.*) qui sert aussi à tuer l'hippopotame². Ce harpon est logé dans une corne de vache (*nābolo, nābuo. d.*) contenant du poison ; celle-ci est mise dans un sac (*puōro*) porté en bandoulière. De même, le manche portant la base en fer (*sóni*) sur laquelle le petit harpon *tān* empoisonné sera emboîté au moment de la battue, est identique à celui employé pour la chasse à l'hippopotame. Souvent, le même harpon sert à tuer l'éléphant et l'hippopotame et — autrefois — aussi le rhinocéros³. Les Bozo du lac Débo en ont conservé quelques spécimens de taille légèrement plus grande, réservés uniquement pour la chasse à l'éléphant

1. Les enquêtes concernant cette chasse ont été menées le long du moyen Niger et surtout dans le bief situé entre Koa et le lac Débo.

Les noms vernaculaires sont donnés en langue bozo de Nouhoun (*nūāmā*). Ceux en langue bozo du Débo (*dēvolāmā*) sont suivis d'un *d.*

2. A propos de ce harpon, voir Z. LIGERS, La chasse à l'hippopotame chez les Bozo. *Journal de la Société des Africanistes*, t. XXVII, p. 37 ss.

3. Bien que cet animal ait disparu, les Bozo ont conservé mainte légende concernant le rhinocéros (qu'ils appellent *boloṇuokvuo* « celui qui possède une (petite) corne ») et ses mœurs. Les vieillards se vantent encore des ruses que le chasseur devait employer pour tuer cet animal redoutable. De même, les Songaï vivant dans le pays bozo, connaissent des légendes sur le rhinocéros qu'ils nomment *hilliŋo* (celui qui a une corne). Ainsi le harpon bozo *tān*, qui est l'un des plus petits, sert à tuer les trois animaux les plus grands : l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros.

(voir fig. 1). Ils l'appellent *gáǵa* : sa longueur est de 137,3 mm et sa largeur aux ailettes de 39,7 mm. Pour permettre à ce harpon de contenir une quantité de poison plus grande que celle nécessaire pour tuer un hippopotame, sa tige est entourée d'un brin d'écorce spiralé (*djiev pára*) qui accumule le poison.

Illustration non autorisée à la diffusion

FIG. 1. — Harpon pour la chasse à l'éléphant.
(Dessin exécuté par le Service de Muséologie du Musée de l'Homme).

Lorsque les chasseurs (de Koa) aperçoivent l'éléphant, ils l'encerclent, le harpon à la main, en faisant du bruit pour l'effrayer. Un des chasseurs court sus à l'animal, lui enfonce son harpon dans l'épaule et récite les louanges de son arme. Si le poison est trop lent, les autres chasseurs enfonce encore quelques harpons. On dit qu'avant de mourir l'éléphant réussit presque toujours à saisir un chasseur et à l'étouffer. Dans ce cas, on creuse sur place une tombe avec la pioche que l'on a apportée, on enveloppe le mort dans le linceul et on l'enterre.

Les Bozo de Sare Kina et Di Kadial, vont à la chasse à l'éléphant

en pirogues. Chaque chasseur emporte le pagne de sa femme ¹. Car au xix^e siècle, les Bozo étaient monogames et témoignaient d'une grande confiance en leur épouse ; il s'agissait d'emporter le pagne d'une femme fidèle à son mari. Lorsqu'un troupeau d'éléphants est en vue, les chasseurs enlèvent leurs pantalons, mettent le pagne de leur femme et s'approchent des éléphants de façon à les contraindre à entrer dans une mare pour la traverser. Arrivés à proximité des animaux, les chasseurs disent : *mpôn tābe kay anga na dja pagu-gī d.* (voilà le pagne de ma femme, descendez dans la mare), et chacun prononce le nom de sa femme. Or, il paraît que les éléphants se méfient des femmes ; aussi, dès qu'ils ont entendu leurs noms et vu leurs pagnes, les pachydermes, pris de peur, fuient vers la mare qui, à cette époque de l'année, est très large. Les Bozo pénètrent alors dans leurs pirogues qu'ils avaient dissimulées dans les herbes et rejoignent les éléphants. Le chasseur, muni du harpon se tient debout à la proue et harponne l'éléphant dans le dos, sur le côté droit et de préférence au-dessus de l'omoplate. Une fois le harpon lancé, la pirogue recule rapidement pour échapper à la rage du pachyderme. Chaque pirogue harponne ainsi un éléphant et chaque chasseur récite les louanges de son harpon *tān*. Après quelques instants d'agonie l'éléphant s'écroule et meurt. Aussitôt, toutes les pirogues se rassemblent pour tirer à terre les animaux au moyen de cordes attachées aux pattes et aux défenses.

Les Bozo chassent aussi individuellement les éléphants. Le chasseur vêtu du pagne de sa femme, marche à l'éléphant et le harponne sans que ce dernier ne l'aperçoivent ; il récite en même temps des formules magiques pour rester invisible.

Les chasseurs de Koa emploient la ruse : ils profitent de l'habitude qu'ont les éléphants d'appuyer la tête contre un arbre fourchu pour se reposer. Le Bozo fait une grande entaille à la base de l'arbre qui, dès que l'éléphant a posé sa tête sur la fourche, s'incline et tombe entraînant l'animal qui ne peut plus s'en débarrasser.

Dans la chasse collective comme dans la chasse individuelle, dès que l'animal est tué, les Bozo envoient des messagers prévenir les villages voisins. Généralement le chef du village le plus proche envoie ses hommes prévenir les membres des autres villages. Les chasseurs découpent eux-mêmes, de part et d'autre de la poitrine de l'animal un grand morceau de chair, appelée *suōmu*, de près de 2,50 m de long sur 1 m de large, qu'ils rôtissent à la broche et mangent avant d'annoncer la nouvelle.

Le chasseur qui a tué l'éléphant coupe d'abord les deux oreilles

1. *yāloye tābe, yembētāpe d.*
Africanistes.

(*svuoholotala, tvuōrontvō. d.*) et la queue (*tálaholopjēn, tvuōronpjē. d.*). Les deux oreilles sont séchées au soleil, elles serviront de nattes au chasseur pour s'asseoir. Autrefois, les Bozo recouvraient leurs boucliers d'une oreille d'éléphant — le bouclier lui-même s'appelle en bozo « oreille de l'éléphant » ; les défenses étaient vendues aux Haoussa qui en faisaient des amulettes. Puis les chasseurs les plus âgés coupent les quatre pattes de l'éléphant. Le reste est pour les gens du voisinage qui ne tardent pas à arriver, munis de leurs couteaux (*námu, dav d.*) et de leurs paniers (*sági*) — les hommes seulement, bien entendu. Chacun peut prendre le morceau qui lui convient. La viande, coupée en morceaux, est mise en tas, un tas par village. Dans l'agglomération, elle sera à nouveau répartie entre les différentes familles. Lorsque plusieurs éléphants ont été abattus, chaque village ou groupe de village reçoit un éléphant.

Pour rappeler la chasse à l'éléphant, les Bozo du lac Débo célèbrent une grande fête (*sáribúro*) annuelle, appelée *kadjomātjári d.* ou *káho-sáni*, « fête de la famille ». A Bangou, notamment, pendant l'hiver, quand toute la famille est réunie, tous les hommes, y compris les garçons (circoncis et non circoncis) vont au cimetière. Ils emportent avec eux un harpon d'éléphant, *gáǵa*, enroulé dans un linceul, une pioche et un bouc noir. Arrivés au cimetière — un îlot à l'écart du village — ils étendent le linceul sur la terre et posent le harpon au centre ¹. Le linceul — un grande couverture blanche — est tissé spécialement pour ce harpon pour lequel on exécute le même rituel que pour un défunt. Puis on amène le bouc et on l'égorge en faisant couler le sang sur le harpon. Pendant cette cérémonie, le chef de la chasse, assis à côté du harpon, récite les formules magiques (*sábo, tóngo d.*). La viande du bouc est cuite au cimetière où l'on prépare aussi le riz. Les plats sont servis séparément pour chaque groupe d'âge : les vieux, les jeunes hommes mariés, les jeunes gens, les enfants. Pendant que l'on prépare les plats, les jeunes hommes mariés creusent avec une pioche une tombe, comme pour un homme. Puis tout le monde mange en mettant soigneusement les os de côté. Ces os seront enterrés avec le même cérémonial que pour une personne. Le repas fini, tous se lavent les mains dans unealebasse. Les vieillards prennent alors l'eau de laalebasse, récitent sur elle des paroles secrètes et en arrosent

1. Ce harpon *gáǵa* est conservé par l'homme le plus âgé des familles Kwānta et Kómou. Lorsqu'il meurt, le même jour le harpon est confié au plus âgé de la famille Kómou ou Kwānta. Comme le harpon n'est exposé qu'une fois par an, on veille à ce qu'il ne se détériore pas. En sortant le harpon du linceul, son gardien l'examine et, s'il est un peu rouillé, dit en pleurant devant toute l'assistance que le harpon est blessé et qu'il aurait préféré que sa propre fille meure ce même jour.

Ces chasseurs disent aussi « qu'ils considèrent ce harpon comme une divinité » (*yē gáǵagu gā yē sǐgi sána állani, d.*).

la terre de la tombe. Le linceul taché du sang du bouc est séché au soleil, le harpon est à nouveau enveloppé dedans et conservé chez le plus vieux Bozo jusqu'à l'année suivante. Le linceul n'est jamais lavé.

Chez les Bozo du lac Débo, on donne encore à une fille le nom de *Gáǵa*¹ pour que le nom de ce harpon ne se perde jamais.

A bord du ⁿⁿMakogo,
Vedette-Laboratoire du C. N. R. S.

1. Le nom est alors imposé en l'absence du marabout, mais la cérémonie reste la même. Un prêtre-guérisseur bozo (*tyēnpīnmōri*) annonce que la fille s'appelle *Gáǵa*.